

La fièvre des encans

Patrick Nicol

Numéro 63, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2016). La fièvre des encans. *L'Inconvénient*, (63), 61–63.



LA FIÈVRE DES ENCANS

Patrick Nicol

À ce stade de l'expérience, je suis en mesure de proférer deux certitudes : 1- l'économie de marché va tous nous tuer ; 2- on ne fera pas de littérature avec ça.

J'ajoute en guise de « troisièmement » que je suis incapable de parler d'autre chose. Alors tant pis. Et puis j'ai faim, maudit que j'ai faim, cela n'a pas exactement rapport, mais je préfère vous le dire.

L'expérience, donc, parlons-en. Mes conditions sont atroces : je suis dans l'impossibilité de sortir. Aller travailler, faire l'épicerie, rentrer chez moi... tout ça, je peux. Mais sortir, vraiment, voir autre chose, récolter des témoignages, cumuler des données... non. Je n'ai pas le temps : j'ai trop d'ouvrage et j'ai horreur de travailler pendant les quelques heures de loisir qui me restent. Je ne peux donc chercher qu'ici, assis, et tant mieux, dans le fond : ça mèvrera de faire des miettes partout.

J'écoute des émissions de *pawnshops*. C'est ma porte d'entrée, c'est par elles que j'essaie d'appréhender le vrai monde dans sa réalité nue. Elles ont toutes été tournées, il me semble, dans le Sud-Ouest américain. Les gens s'y promènent en pick-up, il y a quatre gars pour une fille et les valeurs traditionnelles n'entrent pas en contradiction avec les coiffures et tatouages qui illustrent l'individu et permettent de le distinguer de son prochain. Vous me voyez venir, ma métaphore sera lourde comme un camion de métal recyclé, ma démonstration sera évidente comme les billes bleues dans la face de Gilles Duceppe. Je vous avais prévenus : on ne fait pas de littérature avec la fin du monde.

John franchit la porte de la boutique du prêteur sur gages. Un joli tintement annonce son entrée. Il tient dans sa main deux billets pour un spectacle d'Elvis. De vrais billets, valides et même pas déchirés. Ils n'ont pas servi. Je pense un moment au couple qui n'a pas vu Elvis un soir de mai 1971, aux deux sièges vides dans la salle du Caesars Palace par ailleurs

remplie à pleine capacité, dégoulinant de paillettes et de flonflons. Peut-être la femme a-t-elle été malade ; l'homme, peut-être, s'est fait éclater la cervelle dans le stationnement du casino la veille. Peut-être ont-ils manqué leur avion. John, interrogé, ne peut que confesser à propos de cette histoire une ignorance vite pardonnée.

Il pose les billets sur un comptoir vitré. Jack, le sympathique commerçant, se penche sur les billets. Il est content, Jack. Il lève des yeux brillants vers la caméra et prononce des mots aux sonorités rares et exotiques, comme *ephemera*, *memorabilia*, et *cetera*. Jack a un petit faible pour les billets inutilisés. Ceux des séries mondiales sont ses préférés. Mais Elvis... c'est toujours bon, Elvis. Les deux hommes bientôt échangeront une poignée de main.

Conclusion provisoire : ni cette séquence de gestes ni ce qu'elle déclenche en moi ne pourront donner lieu à de la littérature. On est trop près du sol, ici, et trop creux quelque part entre ma honte et mes envies. Aussi : le contentement de ces deux bozos pue la mort.

Après une pause publicitaire où on m'a vanté les mérites d'une émission montrant d'authentiques et modernes chercheurs d'or manœuvrant des machines propres à éventrer des montagnes, je retrouve les billets dans la main de Jack. On me résume les dix minutes qui ont précédé l'interruption comme si mon cerveau n'avait rien retenu. Les billets sont dans la main de Jack, donc, qui – saut au montage – les présente maintenant à Jim. Jim a un petit faible pour Elvis. Les billets non déchirés sont plus rares que les foulards blancs maculés de l'ADN du King. Jim le sait. Il balance à la caméra des statistiques aussi incontestables qu'invérifiables. Il est riche, Jim. On ignore comment il s'est enrichi, mais *no questions asked*. Une autre transaction est conclue. Au bas de l'écran, dans une animation qui imite les vieilles caisses enregistreuses, s'affi-

che le bilan de Jack : coût, bénéfice. C'est une bonne journée.

Jack a toutes les qualités que je n'ai pas, je le constate de nouveau quand plus tard il rabroue un second John refusant de baisser le prix de son casque de guerre allemand. Des casques de guerre, j'en ai tellement, il m'en sort par les orifices (la télé a fait un bip, mais j'imagine que c'est ce qu'il a dit). Jack est viril et ferme, et on ne sent pas de contradiction entre son honnêteté et sa capacité de mentir (ce qu'il a dit à propos de ses orifices...). Encore, si votre casque était percé d'un obus, s'il avait appartenu à un officier nazi, si une photo pouvait l'identifier sur la tête de quelque prisonnier martyrisé, bref, s'il avait une valeur sentimentale ajoutée...

Avant de me tuer, Jack va me foutre des complexes. Sa façon de frencher le réel, son sans-gêne, son absence de scrupules à se salir les mains dans un argent radicalement inodore me répugnent depuis toujours, moi, petit employé de l'État, gauchiste de mère en fils, et m'infériorisent depuis peu, je m'en rends compte : Jack, John et Jim pointent vers mon incompetence, mon inadéquation. Quelque chose comme un manque d'intelligence pratique ou un déficit hormonal m'empêche de participer pleinement à la nouvelle économie, comme le dit Gérard Fillion, ou à l'économie naturelle, qui n'est pas faite pour les moumounes, comme le répètent les économistes frais rasés de l'Institut économique de Montréal (je crois qu'ils disent « chochottes »).

Honteux de mes insuffisances, je quitte mon divan pour me rendre à la cuisine, tenaillé de nouveau par une faim qui n'est que le fantôme de mon appétit, l'ombre portée de mes papilles qui par réflexe cherchent à détourner l'attention, l'écho de mes manques résonnant dans mon ventre pourtant plein. L'armoire déborde et j'ai beaucoup de temps devant moi ; je me sens nul et j'ai la capacité de réduire en miettes de pleins sacs de cochonneries. Je pourrais me supersizer et j'en aurais fini avec cet exposé laborieux sur le commerce, la violence et la mort. Et je pourrais parler d'autre chose, et mieux.

Le gras dissout l'encre. C'est un peu drôle. La tache qui disperse sur mon papier le bleu de mon stylo me rappelle un autre liquide sur un autre papier. J'avais seize ans et j'écrivais des chansons tristes. Seigneur que je devais être ridicule. La fille s'appelait Anne, je crois (je fais semblant, je le sais tellement !), et elle avait vaguement évoqué la possibilité de me laisser. Nous n'avions encore jamais fait l'amour ; je me sentais floué. Qu'est devenue ma guitare, je me le demande. Si je l'avais vendue, je m'en souviendrais. Si ma mère l'avait vendue, si je me l'étais fait voler, je me le rappellerais. On dirait qu'elle a cessé d'exister tant j'ai arrêté d'y penser.

On ne peut pas penser à tout, tout le temps. Bientôt on baisse notre garde et on se retrouve avec un train qui explose, un nouveau cancer causé par un nouveau saccharose. L'expérience m'apprend que j'ai la tête ailleurs, souvent, mes ressources sont limitées et je manque d'inspecteurs, alors que de l'autre côté de mon insuffisance s'agitent des affamés, des voraces qui ressemblent moins aux réfugiés à nos portes qu'à ceux qui voudraient les empêcher de rentrer afin de garder pour eux le butin intrafrontalier. L'expérience m'apprend aussi que je ne sais rien du monde alors que lui, « le monde », il a une idée très claire de ce que je suis, de ce que je veux, de ce

que je peux.

Le troisième client – j'ai dû dormir, Jack n'est plus Jack et son comptoir a changé – apporte justement une guitare. Elle ressemble à la mienne, mais que vais-je imaginer ? Le nouveau Jack se tient derrière une vitrine que l'on devine pare-balles et que le déploiement du récit nous confirmera antipostillons, parce que le nouveau John n'est pas content du tout : Jack ne veut pas de sa/ma guitare. Qu'est-ce qu'elle a, ma guitare, elle est pas belle, ma guitare ? Elle est belle, c'est pas ça. On n'est pas sûr qu'elle est à toi. Elle est à moi : je l'ai dans les mains. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Une preuve, genre (dit Jack en substance et en anglais, parce que, dans le capitalisme filmé, le crime n'est jamais récompensé). Tu me traites de voleur derrière ta vitre anti-coups de poing ? Oui, et je vais maintenant traverser pour te rejoindre et te le répéter à deux pouces du nez.

Toute la journée, les Jack et les John vont se succéder et, pendant ce défilé d'échanges économiques sains entre adultes consentants, d'autres John écumeront les ventes de garage, courront les encans à la recherche de nouvelles vieilleries à refiler à d'autres Jack qui, en attendant, renipperont et restaureront dans leur atelier de vieilles pompes à essence et des frigidaire à Coke qui ont vu la guerre. Soudure, peinture, remise à neuf du vieux, déraciné, figé, rentabilisé. Ces gars-là sont les vrais conservateurs.

Je pense à cette scène du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, peut-être y pensez-vous aussi, parfois. Amélie a retrouvé les jouets d'un homme. Les petites autos, les petits bonshommes d'un enfant devenu grand et, on le devine, pas tellement heureux. Elle les lui donne. L'homme pleure. Vous savez que ce n'est pas ce dont je parle aujourd'hui. Vous avez pas faim, vous ?

Les pauses publicitaires font défiler chasseurs d'épaves, collectionneurs de voitures anciennes, athlètes du marchandage, maniaques de l'entreposage, vedettes qui retournent en enfance et chevaliers de la création d'entreprises prêts à défier dans leur antre les dragons et les courtiers. Ma télé ne cesse de faire l'apologie du capitalisme originel, du négoce natif tel qu'il s'ébattait dans les forêts avant que Christophe Colomb ne mette le pied en Amérique, avant même que la première amibe ne sorte de l'eau. L'économie naturelle épanouie dans un paradis primordial avant que ne survienne la souillure que constituent les quotas, les régulations et la collusion.

De quoi au juste fais-je l'expérience, je vous le demande. Et qu'est devenue Anne ? Je connais ce qu'on appelle les lois de la sélection naturelle et, sans m'attarder au fait qu'Anne n'a pas voulu de moi comme père de ses enfants, je mesure à quel point je serai perdant quand se jouera pour vrai le « *survival of the fittest* », moi qui ne survivrais pas une semaine sans syndicat et sans ma copie mensuelle du *Protégez-vous* !

Mon attention se fixe tout à coup sur le divan, dont le tissu commençait à s'imprimer sur ma joue. Je crois me rappeler l'avoir acheté dans quelque Armée du Salut au siècle dernier. A-t-il pris de la valeur ? Serais-je vautré sur une petite fortune ? Après l'or et l'espace, ce sont les sous-sols, maintenant, les granges abandonnées et les appartements des demeurés qui sont les objets de la quête. Ça frappe à ma porte. Je n'ai

pas d'amis. Ma télé crie l'intérêt des décors rétro *fashion*, surtout *mint* et vintage, et j'ai peur à mon divan, à mes coussins de flanelle, à mon bol à chips en plastique bleu poudre. Je m'apprête à défendre ma propriété.

Le capitalisme va nous tuer, c'est sûr. Les John et les Jack sillonnent le globe et son sous-sol comme des affamés, des brutes avides, des ogres. Bientôt ils iront chercher le gaz entre les pierres, l'eau sous la terre, le métal dans le Nord, le feu au centre de la Terre. Pour ce que j'en sais, c'est peut-être déjà fait.

Les antiquités, on n'en fabrique plus. C'est comme les forêts ou le Montrachet 1953 : elles viennent en quantité limitée. Que fera John quand il aura exploré toutes les granges, tous les immeubles abandonnés ? Quand tout aura été acheté et vendu, que feront nos deux sympathiques amis ? Ils trouveront un nouvel ailleurs vers où se garrocher.

De vieux rails, tiens, sur lesquels on pourrait faire rouler de vieux wagons puisque personne, au paradis terrestre, n'a pensé imprimer un livre de règlements ; du silence, que l'on pourra remplir de musique et de messages ; des cimetières autochtones pour construire des golfs ou des hôtels ; et pourquoi pas des handicapés, dont on peut bien se payer la gueule

puisqu'elle est gratuite, la gueule des handicapés. Quelle belle occasion !

John et Jack sont des amibes avides sorties de l'eau. Leur cellule unique vibre quand une bonne affaire s'offre à leur convoitise. Et tout ce qui les empêchera de se gaver sera considéré comme une entrave à leur liberté. Parce que la liberté dont on parle, n'est-ce pas, est toujours celle de s'enrichir. Même la liberté que l'on dit d'expression, puisqu'il s'agit, bien souvent, de ne dire que ce qui est payant. Tout le monde a le droit de profiter, de vendre et d'acheter, tout le monde a le droit de poursuivre son bonheur et de traîner en cour quiconque y fait obstacle. Ni Jack, ni John, ni Jim ne voient de lien entre le fait de s'approprier quelque chose et celui de priver l'autre.

On ne fera pas de littérature aujourd'hui. Ça cogne à ma porte et j'ai bien l'intention de finir les chips avant d'aller ouvrir. Une dernière fois je m'essuierai les doigts sur mon divan. Personne ne va m'en empêcher. Je vais mourir de quelque chose, je le sais. D'avoir eu peur de perdre ou d'avoir perdu pour vrai. ■

LES INCONVÉNIENTS DU PROGRÈS

50 raisons de ne pas se réjouir trop vite

Mathieu Bélisle, Isabelle Daunais,
Alain Roy et Yannick Roy

À cheval entre la plaisanterie et la sociologie de terrain, l'entrefilet insolite et la philosophie de café, ce recueil de billets satiriques pose un regard étonné et narquois sur la quête éperdue d'authenticité de nos sociétés modernes.

Il brosse ainsi un tableau qu'on ne verra nulle part ailleurs, véritable mine pour les historiens de l'avenir qui pourront y observer, comme en temps réel, l'émergence de ce monde à la fois comique et troublant qui est le nôtre.

LES INCONVÉNIENTS
DU PROGRÈS

50 raisons de ne pas se réjouir trop vite



174 pages, 12\$ Commandez en ligne : www.inconvenient.ca